

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 7

Artikel: Fabliau vaudois en prose
Autor: Vautier, Aug.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223778>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



d'après F. Rouge

Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement { Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50
Étranger, port en sus.
Compte de chèques postaux **II. 1160**

Annonces { 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

BEAUX HIVERS

MADAME Desmeules ! Il y aurait beaucoup à dire sur cette intéressante personne. Qu'il suffise — pour ceux qui l'ignorent peut-être — de savoir que ce fut une Vaudoise sympathique, maîtresse de maison qualifiée, dont les talents intellectuels lui procurèrent une place honorable parmi les écrivains populaires de la première moitié du XIX^e siècle.

Dans ses mémoires inédits, il est intéressant de relever quelques notes écrites de sa demeure du Jorat.

Après un temps charmant, un soleil radieux, un air doux, qui ont été l'apanage du mois de décembre 1827, voici au 19 janvier 1828 :

« Temps divin. Ces demoiselles (mes pensionnaires), ont travaillé dehors sur le banc.

Et le 20 janvier, un dimanche: « Longue promenade aux Bourgeois, toutes vêtues de blanc.

Ce mois parfaitement beau, du commencement à la fin. Les rosiers poussent, il fait plus chaud qu'au printemps. Au midi de la France, les arbres, les orangiers, tout est en fleurs »

C'était le bon vieux temps ! ne nous y fions pas pourtant : les beaux jours sont courts.

Un peu plus loin, dans le même cahier, c'est la description de décembre 1829, janvier et février 1830.

La ménagère constate tristement : « Ces jours, mes raisins ont gelé au salon, malgré les brasiers qu'on y a mis. Ce sont autant de grains de marbre verts.

« Près de Moudon, sur la grande route, a été trouvé, mort de froid, un colporteur... qui vendait du laurier à ragout.

« Mes vases (à fleurs) gelés dans ma chambre à coucher, malgré la plaque. »

En février encore : « Grande rigueur de froid, plus froid qu'à Noël.

« Le canal du moulin d'Ussières s'est débordé, la glace qui s'est formée au-dessus ne laissant pas assez de place pour l'écoulement de l'eau.

« Le gel a fendu de part en part le mur d'un certain lieu... qu'on ne nomme pas !

« On dit que dans bien des écuries, il est nécessaire de couvrir pendant la nuit les bestiaux avec du linge.

« Ce n'est pourtant pas encore comme en 1709, qu'un messager arriva à Lausanne gelé et mort sur son cheval ! Les murs, les rochers, les plus gros arbres se fendaient. »

Après deux siècles, alors que le côté sentimental ne joue plus aucun rôle, l'arrivée macabre de ce messager ne manque pas d'un certain pittoresque et l'on se représente l'impression qu'ont dû ressentir les bonnes gens de Lausanne !

Mais Madame Desmeules, pour se changer les idées sans doute, se laisse entraîner par sa plume d'écrivain attaché à son pays, et à la nature.

« On ne peut disconvenir que l'hiver n'ait aussi ses beautés. Ce sont ces jours transparents, clairs et sereins, comme il en fait à présent. Tous les objets dans la nature sont dans une immobilité complète, sans que le moindre souffle d'air se fasse sentir. Toute la campagne est blanche d'une neige que l'extrême froidure a cristallisée. Les branches des sapins en sont chargées; la verdure piquante de leurs rameaux paraît à travers des enveloppes de glaces, qui défileraient les plus habiles confiseurs ! Les moulins sont arrêtés. Le

silence est tel que l'on entend même pas le bruit des ruisseaux, emprisonnés sous leurs épais murs de glace. Ça et là, de petits oiseaux, au pied des sapins, font entendre quelques notes lentes et plaintives. Il n'y a pas un nuage dans toute l'étendue de ce magnifique ciel bleu. Un soleil brillant et radieux éclaire ce paysage d'hiver, et dès qu'il est couché, le côté du ciel où il vient de disparaître se colore d'une teinte de rose que l'on ne se lasse point de contempler et d'admirer ! »

Toujours ce même soleil, sous lequel il n'y a toujours rien de nouveau !

Jaques Desbioles.

Conseil de médecin. — Vous êtes fatigué, renoncez à tout travail de tête.
— Mais c'est la ruine, alors, s'écrie le client : je suis coiffeur !



LE GROS Z'HIVE

LO père Gabriet, qu'età crebllià dè dettè, consèillivè à cliào que tràovant lè z'hivè trào grand, d'eimprontà mille francs l'àoton et promètrè dè-reimbossà au mà d'avri. D'insè, l'hivè ètài vito passà. Li, eimprontàvè ti lè z'an po nià lè dou bet ; po cein, dèvèssài trovà d'uvè cauchon, et surtout bin lè z'abrèvâ po signi lo belliet. Mà, n'è pas lou tot: tràï mà aprè rèchâ dè la Banqua on cougnèt po reimbossâ, ào bin référè on novè belliet, ein beteint on acomp-to, mè l'intèrèt, la coumechon, et tant po lè z'ècretourè et lo timbro; que po fini, cein fasâi 'na nota d'ao diàbllio.

Gabriet n'avâi pas on batz po rénovallâ son belliet, sè pensâ : « Mè faut vito fabrequa on mouno dè bou qu'auri veindrè à Lozana ». L'ar-reve dan au bas d'onna tserrière. Sè tsevu, que n'avant què la pi et lè z'ou, n'ant pù trainâ lo ter amont, et n'osâvè pas lè z'ècourdjàtâ.

Arrèvè on tserroton dè la Vela que menâvè dâi z'ècovirè avouè dou bi tsevu: dâi pètro, (poitrail) dè traï pi dè lardzo, ne lou manquâvè què dâi toupènè peindye dèzo la panse po rè-châdrè la graisse.

Ein apendant ion ào bet dâo temon, et lo tserroton dit : « hû ! »... Ora, falliâi vèrè cein parti amont; ci dè dévant trainâvè lè dou dè dèrrâi, lou tser, et Gabriet que s'accrosvivè ào mouno po châdrè.

Arrèvâ ào coutzet, vant bârè quartetta po lo payeimeint. Quand l'ont volhiù reinmodâ lo tser, on monchu vouètivè ci l'apliâi, et dit à Gabriet:

— Que cein vâo-te derè, ci bi tsévu dévânt, et lè dou dè dèrrâi que s'apouyant contrè lo temon, lè quatro pi lè z'on vè lè z'autro, et lè z'orolliè que peindant avau lo tita. Assurâ que sant pas ti à vô.

Gabriet lài dit:

— Vo z'âi devenâ, Monchu! lou tsévu dè dévânt reprèseintè on banquier, et lè dou dè dèrrâi, sant sè client !

Constant dâo Dsorat.

FABLIAU VAUDOIS EN PROSE

DANS son paradis de gloire, le Père Eternel dispose de deux salles où il se rend, selon son choix, pour entendre les offices divins qui, le dimanche, montent comme un encens de la terre aux cieux.

L'une, de petites dimensions, a une belle cheminée dans laquelle, dès l'aube, saint Pierre fait pétiller des ételles de mélèze contre un grand rondin de fayard.

A l'heure dite, le Bon Dieu vient, accompagné de quelques grands saints. Il s'assoit dans un fauteuil, les jambes exposées à la flamme, prend sur un guéridon un casque d'écoute, et donne ses ordres : « Longueur d'ondes : la terre ! »

Aussitôt, Michel tarabuste ses lampes, cherche l'émission, met au point. Le Bon Dieu prête l'oreille, cligne de l'œil vers Michel en tournant un peu la tête et dit : « Parasites de Sirius, d'Andromède, de Véga », ou tout autre... et Michel corrige. Alors, quand tout est en ordre, le Père dit : « Ça va ! Messieurs, les cloches ».

Les grands saints mettent leurs casques.
— Quel bouzin ! fait saint Georges, d'où cela vient-il ?

— De Lausanne, cathédrale, chers collègues. Et le Père chantonne, sur quatre notes descendantes : « Bien-ac-cor-dé ! Bien-ac-cor-dé ! »

Toutes les saintes faces s'épanouissent, et de leurs lèvres sort un fredon accompagnateur : « bien-ac-cor-dé ! bien-ac-cor-dé ! »

Les uns chantent de bas en haut, les autres de haut en bas, quelques-uns à contre-temps, et cela forme un joli canon, avec, par-ci, par-là, des accords parfaits qui enchantent Dieu le Père.

Les cloches se taisent, et voici que monte un cantique de voix humaines, accompagnées d'orgues puissantes.

— Où est-ce ? demande saint Gabriel.

— « Retransmission de St-Laurent, des Terreaux, du Capitole », répond Michel, selon son journal.

Et le sermon commence sur la terre. Là-haut, on ouvre des calepins sur des guéridons, on sort des crayons, on griffonne des notes. De temps à autre, le Père s'exclame : « Bien dit ; notez-moi ça ; je m'en servirai à l'occasion ! » ou encore : « où donc a-t-il pris cela ?... je n'ai jamais rien dit de pareil... il fausse ma pensée, cet homme-là, il tombe dans la doctrine, dans la dogmatique théologique ! Bon, voici qu'il se perd dans Rembrandt... ce n'est plus un culte qu'il me rend : c'est un cours de l'histoire de l'art... poseur, va ! il me triche, ce pasteur. ...Ah ! tiens, voilà une petite idée consolatrice... allons, allons ! mets en seulement, il en faut par le temps qui court ! »

Les saints remplissent leur page de notes. C'est le dernier cantique. Le Père somnole doucement. Les saints enlèvent leur casque, arrachent leur feuillet, datent et signent. Saint Chrysostome recueille les papiers, les ordonne et les porte au fichier central. Michel coupe le courant. L'audience est terminée. Les sièges se groupent autour du fauteuil divin, et l'on épluche le sermon en faisant craquer le mélèze et pétiller les étinzelles.

D'autres fois, on se réunit dans la grande salle. Là, plus de casques : des haut-parleurs partout. Des millions d'élus sont assemblés. Michel dispose d'une énorme machine, grande comme plu-

sieurs gratte-ciel et d'ampoules qui ne passeraient pas sous vos portes de granges.

Ici, pas de retransmission, tout vient en bloc: les messes, les cloches, les sermons, les prières, les chants, les orgues, les recommandations pour les collectes, les avis des missions, les annonces de conférences, les mandements de jeûne, les fanfares salustistes, et le reste.

Mais, dans cette cacophonie sans nom, les oreilles des bienheureux distinguent une harmonieuse unité qui se fond au creuset de leur cœur. Tant de concerts humains forment la béatitude des saints, et, au milieu d'eux, le Père s'en réjouit avec candeur.

Or, un dimanche d'hiver, et voilà trois ans de cela, en pleine allégresse générale, la face divine se plissa soudain, l'oreille se fit plus attentive, et Dieu demanda: « Michel, parasite? »

— Non, Père, vraiment non.

— Alors quoi? Et faisant une mine mécontente, Dieu ajouta: « C'est faux, là-dedans, c'est tout faux. Regarde un peu, Michel, d'où cela provient.

— L'archange chercha, isola ceci, cela, et fit tant qu'il trouva sans tarder.

— Très Saint, c'est une petite paroisse sans orgue qui chante tout faux.

— Mais, mais, mais, qu'est-ce à dire? Où est-elle, ta paroisse?

— Là, en bas, sous vos pieds divins, dans le Pays de Vaud, près de Thierrens.

— Qu'est-ce qu'ils ont donc? la grippe?

— Non, Très Saint, ils sont nombreux au temple, mais je vois qu'il fait très froid là-bas.

— Raison de plus pour bien s'égosiller, ça réchauffe. Qui dirige?

— C'est le pasteur: il détonne à tout moment, c'est lui qui chante le plus faux... vous l'entendez... ce fausset!...

— Ah! ah! méchant petit bout de paroisse de Co... Co... comment l'appelles-tu?

— Au Nord-Ouest de Thierrens, Très Saint.

— C'est bon, nous verrons tantôt. Je vais écouter la suite.

Et le Père écouta. La paroisse d'en bas se tut, et le pasteur parla. Il parla simplement, d'un cœur chaud et compatissant, d'une voix fêlée, mon Dieu oui, mais avec justesse, avec amour.

Et le divin visage se rasséréna.

Quand la paroisse se reprit à chanter le psaume final, Michel se prépara à couper ce courant-là, mais il vit un si joyeux sourire flotter sur toute la face du Père qu'il laissa aller jusqu'au bout. Et ce fut la fin.

Alors Dieu fit signe à un petit ange et lui dit: « Va vite au temple qui est au Nord-Ouest de Thierrens, dans le Pays de Vaud, et tâche de glisser un petit remords au pasteur à propos de ses chants de culte. Tu viendras me rendre compte au café noir.

Ainsi dit, ainsi fait.

Tandis que le bon Père remuait son café pour y dissoudre deux sucres, on annonça un petit ange.

— Introduisez, introduisez donc!... Ah! te voilà revenu, bonhomme: as-tu bien fait ma commission? dit le Père avec un bon sourire, et tenant en l'air une cuiller sans menace.

— Oh! non, mon Père, je ne l'ai pas faite du tout.

— Petit crapaud!... Et pourquoi?... quand j'ai dit... hein?

— C'est que, Père, quand j'ai vu le pasteur, il avait l'air triste et ennuyé, et quand j'ai guigné dedans, il y avait déjà un gros remords installé. Le petit vôtre n'y aurait rien ajouté. Mais j'ai suivi le pasteur et nous sommes allés chez le régent du village. Nous l'avons trouvé devant son feu, fumant la pipe et lisant un livre. Il a fait asseoir son pasteur et lui a offert de prendre quelque chose. Mais l'autre, d'un air fâché, lui a dit: « Vous n'êtes pas malade, Monsieur le régent? »

— Non, Dieu merci, je me porte très bien.

— Alors, pourquoi n'êtes-vous pas venu remplir vos devoirs de chantre, ce matin? Nous avons chanté aux quatre horreurs... c'est moi qui

entonnais... vous pensez!

— Oh! oui, j'ai bien pensé.

— Et alors quoi? encore une fois.

— Voyons, Monsieur le pasteur, je ne puis pas aller au temple avec ce bout de barbe qui me dévore le menton, pourtant?

— Non, bien sûr: il n'y avait qu'à la raser!

— Ah! Monsieur, il n'y a qu'à... c'est vite dit... mais il fallait pouvoir; et je m'en tiens aux conventions, moi. Voici: dans mon engagement, il est convenu avec la Commune que je remplis les fonctions de chantre à l'église sans autre paiement que l'eau gratuite à la maison. Ce matin, je me lève tôt pour me faire la barbe en vue du culte. Ah! ouichte!..., moins 20 degrés, les tuyaux gelés, point d'eau. La commune ne tient pas ses engagements, je ne suis plus tenu de tenir les miens, et je ne vais pas me présenter au temple avec une barbe de quatre jours. Le poil me pousse vite par des hivers semblables; c'est comme chez les autres bêtes!

— Mais, Monsieur le régent, a ajouté le pasteur, la Communauté n'est pas responsable du froid, pourtant?

— Elle aurait toujours pu entourer les tuyaux de paille; mais enfin, elle n'est pas responsable du froid, je veux bien. C'est le bon Dieu qui n'aurait pas dû mettre tant de froid sur ces tuyaux. Pour une fois que vous lui aurez corné faux aux oreilles, il n'y a pas grand mal. Ça lui fera voir que pour moi, comme pour les paysans, trop c'est trop, et qu'à la fin du compte, c'est lui qui y perd. Qu'est-ce qu'il a bien besoin de descendre le Pôle Nord dans le Gros-de-Vaud! Je vous demande un peu?

— Alors, dit l'ange, ils ont ri et bu un verre en mangeant des bricoles. Et tout était posé sur une nappe blanche, avec des dentelles en bas. C'était plaisant à voir, bon Père... et moi, je n'avais rien.

— C'est bien, dit Dieu avec un sourire: je te devine. Tu as rempli ta tâche, tu auras ici ta petite récompense: tu auras un canard. Trempe un sucre dans mon café. Voilà; maintenant, donne-moi un bec et cours t'amuser.

Resté seul avec les grands du Royaume des cieux, Dieu leur dit: « Voilà comme c'est; ça me retombe toujours dessus; je n'aurais pas dû envoyer du froid sur cette petite commune de Co... Co... comment l'appelles-tu déjà, Michel? Près de Thierrens, n'est-ce pas? Allons, Pierre, sers-moi encore un café. Ah! mes pauvres saints, que j'ai de peine à faire le bien partout à la fois. Ces hommes n'en manquent pas une. Et je suis bien obligé de fermer un peu les yeux, et pour finir... de pardonner ».

Aug. Vautier.

Viens, mon ami. — Un petit paysan volait les poires d'un voisin. Celui-ci paraît et l'enfant prend ses jambes à son cou. Mais les mains démanœuvraient au propriétaire du poirier, et pour attirer l'enfant à lui, il lui crie de sa voix la plus douceuseuse:

— Viens, mon ami, je veux te dire quelque chose.

— Non, répond le petit voleur: ma mère m'a dit bien souvent que des petits garçons comme moi n'ont pas besoin de tout savoir.

L'ESPRIT DE WAGNER

LE grand musicien Wagner savait le français, mais sa prononciation était défectueuse. Il reçut un jour à déjeuner, sur les bords du lac des Quatre-Cantons, le romancier Villiers de l'Isle-Adam et quelques-uns de ses amis. Il leur fit un charmant accueil qu'il réservait à tous les Wagneriens français. Les convives étaient à peine à table que Wagner, les regardant avec un bon sourire, courtois, affable et flatteur, leur montra une superbe truite saumonée qui reposait dans un lit de persil:

— Gonbadriode! dit-il.

Les convives étonnés et muets, l'interrogeaient des yeux.

— Gonbadriode! reprit-il.

Buisque la druide c'est un Brède gaulois!

C'est ainsi que le grand homme comprenait le calembour!

Xem.

PHILOSOPHIE



On eût bien étonné Pénau en lui disant qu'il était un philosophe. Il eût pris ce mot pour une injure et se fût rebiffé, le front bas, l'œil oblique, avec cette sornioiserie silencieuse des humbles qui étudient l'adversaire avant de cogner. Il eût trouvé une de ces injures circonspectes qui n'engagent à rien et laissent tout de même intact l'honneur outragé:

— Philosophe, moi!... Est-ce que je vous demande quelque chose, espèce de... espèce de malhonnête, va!...

Puis il se fût éloigné, très digne, après un crachat vigoureux, conter l'algareade aux copains:

— Croyez-vous, il m'a appelé philo... enfin un drôle de mot, quoi. Alors, moi je lui ai répondu, vous pensez à ce grand escogriffe. Et chacun, en son for intérieur, eut approuvé. Et eut compris, surtout. Car il existe, chez tous les Pénau de la terre, une règle prudente qui régit ces petits conflits inévitables de la vie quotidienne: si c'est un type en casquette qui vous marche sur les pieds, on peut y aller et taper dur. Mais si c'est un type avec un chapeau, « un qu'a l'air d'être quelqu'un », vaut mieux laisser ses poings au fond de sa poche. On ne sait jamais où ça peut mener.

Et pourtant... Philosophie, nul ne le fut jamais plus que Pénau, ce matin-là. Nul sage de la Grèce antique n'eût jamais cet air guilleret, sa pipe aux lèvres, cette silhouette allègre de vieux gamin qui s'en va au gré de son humeur, les mains dans les poches, la casquette sur l'oreille. Et tout cela, malgré les reproches aigrés de la mère Pénau, continués tard dans la nuit et recommencés plus acerbes au matin; malgré les souliers éculés qui laissaient fraterniser les chaussettes avec le pavé dur; malgré le pantalon trop long et qui, remonté aussi haut que possible, le serrait aux fesses. Malgré tout. Malgré tous.

En passant devant l'agent de planton à la rue Neuve, Pénau toucha le bord de sa casquette et dit, très haut:

— Bonjour, M'sieur l'agent...

Puis tout de suite, très bas:

— 'spèce d'empoté, va!...

Et jusqu'à la Riponne, il s'amusa de sa plaisanterie.

Pauvre Pénau. Il se vengeait mal de sa laidetude, de sa pauvreté et de sa paresse. Gamin naïf et vieux, il croyait qu'une pirouette rétablissait les différences de classes. Il ne devait pas tarder à comprendre que la vie est ainsi faite qu'elle prend plus qu'elle ne donne.

F. G.

LA PRINCESSE AMERICAINE ET LE SERPENT BOA

UNE princesse du dollar, comme on en voit partout, jusque dans nos hôtels de montagne, avait coutume d'arborer un chapeau qui eût fait la joie d'une élégante vers 1910. Elle avait aussi des pendants d'oreilles longs de quinze centimètres, douze colliers, des bagues à un grand nombre de doigts et une émeraude invraisemblable qui paraissait résignée à prendre ses invalides au sein de ce vaste corsage quoiqu'elle fut réputée dans le monde entier pour être maléfique. La noblesse de cette princesse est la plus incontestable, car elle a gagné son titre à l'avancement. Mariée successivement à des barons, des comtes, des ducs, elle n'est devenue princesse qu'à sa septième union. Entre deux maris, elle choisit comme grands favoris, un serpent et un éléphant blanc. Elle organisa en leur honneur de magnifiques réceptions. Tout se passa à peu près bien pour l'éléphant, mais la soirée consacrée au boa fut plus houleuse. En voyant ce maître de maison inattendu descendre le grand escalier, les invités sentirent que le champagne et les petits fours demeureraient pour eux sans at-